

# Le Festival Musica, entre gros son et féerie

Le grand rendez-vous de musique contemporaine strasbourgeoise a été marqué par la création française de « La Reine des neiges », premier opéra de Hans Abrahamsen

## OPÉRA

STRASBOURG (BAS-RHIN) -  
envoyée spéciale

Faire le plein de pain d'épices dans la capitale alsacienne un dimanche matin n'a a priori rien d'incongru. A l'inverse, la question posée par la grande prêtresse en gourmandise, Mi-reille Oster, entre barre des délices et bûchettes aux amandes, l'est. « Au fait, c'est quoi ce truc de 35 heures ? », lance-t-elle à propos du Festival Musica, dont l'ouverture se tient le même week-end que les Journées du patrimoine. Ni secret culinaire ni clone de la loi Aubry, le « truc » n'est autre que le clou de cette 39<sup>e</sup> édition, *Asterism*, une commande faite par le festival de musique contemporaine au compositeur allemand Alexander Schubert. Soit une installation de 35 heures 34 exactement, dans les locaux du Maillon, du vendredi 17 septembre 19 h 37 jusqu'à son « extinction », dimanche 19 septembre à 7 h 11.

« Pèlerinage face à la nature à l'ère numérique » ayant pour but de « simuler artificiellement la réalité et nous entraîner dans un processus inédit d'apprentissage spirituel et sensoriel », écrit le directeur artistique, Stéphane Roth, en poste depuis trois ans, dans le programme de la manifestation,

**La mise en scène finement ciselée de James Bonas et Grégoire Pont traduit magnifiquement le monde onirique d'Abrahamsen**

calypse d'infra-basses et explosions sonores, bande-son doublée d'une scénographie à base de déflagrations stroboscopiques.

Malgré les casques de réalité virtuelle à disposition et leurs effets spéciaux façon *Avatar*, le film de science-fiction de James Cameron, il faut quelques minutes pour comprendre que la survie de nos globes oculaires et tympanes ne fait pas partie du plan élaboré sur le plateau par des survivalistes occupés à des actes primordiaux en forêt primaire (transplantée sur les lieux). Même questionnement sensoriel ce samedi 18 septembre, dans un genre nettement moins éternel, *Rothko, untitled #2*, dont la première a lieu au Théâtre national de Strasbourg (TNS). Un spectacle légal imaginé par Claire-Ingrid Cottanceau et Olivier Mellano à partir des ta-

Il faut aller aux Halles Citadelle, le lendemain matin, pour entendre enfin autre chose que du gros son, en l'occurrence l'excellent Quatuor Adastra. Au programme, trois œuvres, centrées autour du « Terra memoria » que Kaija Saariaho a dédié « à ceux qui nous ont quittés ». Une composition au lyrisme épuré, jusqu'au saisissement d'un unisson dont l'énonciation dans l'espace semble inscription dans le marbre. L'émotion ira croissant, du *Murs et racines*, de la benjamine Clara Olivares (née en 1993), pièce écrite à la pointe sèche (écrasés de crins sur cordes, substrats de sons et « souffles » d'archets), au *Quatuor II*, du regretté Christophe Bertrand, disparu en 2010. Énergie sauvage, presque désespérée : la grande histoire du quatuor à cordes parcourt l'inspiration du compositeur, d'une clarté et d'une singularité confondantes, avec ses plans mouvants, ses coups d'aile ivres.

### Contrées fantasmées

Le vrai clou sera la création française de *La Reine des neiges*, premier opéra de Hans Abrahamsen (d'après le conte d'Andersen), programmée du 15 septembre au 3 octobre à l'Opéra du Rhin (le 19 septembre dans le cadre de Musica). Un bijou de féerie qui a attiré

accordéon ont recouvert l'espace d'une blancheur sonore. C'est le moment où la grand-mère dit bonsoir aux enfants, laissant Kay et Gerda à la merci du maléfique miroir du diable. Deux éclats atteindront le petit garçon au cœur et à l'œil, le séparant de son amie, laquelle partira à sa recherche jusqu'au royaume glacé de la Reine des neiges.

Vols de traîneau empanachés de blanc, bourrasques de neige, images d'animation sur rideau transparent formé de chaînes permettant la traversée des personnages : on se laisse emporter par ce récit onirique, semé d'obstacles et de rencontres compatissantes, dont les ellipses sont « narrées » par un orchestre visible en fond de plateau (une heureuse conséquence de la distanciation nécessaire aux 86 musiciens). Entre paradis blancs et contrées fantasmées, la mise en scène finement ciselée de James Bonas et de son complice Grégoire Pont (vidéaste et créateur d'animations) traduit magnifiquement le monde d'Abrahamsen, témoin sans pathos de la fuite du temps.

A la tête de l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, la direction aérienne de Robert Housart, déjà au pupitre lors de la création de l'opéra, en 2019 – en

Rhin. Dardé d'aigus stratosphériques, le rôle exigeant de Gerda a été imaginé pour la soprano Barbara Hannigan, initiatrice sur le tard du compositeur de 68 ans en matière d'art lyrique, qui lui a dédié, en 2013, un cycle de mélodies *Let me tell you*.

L'Américaine Lauren Snouffer prouve cependant qu'elle non plus n'a pas froid aux yeux. A ses côtés, le Kay vif et expressif de la mezzo Rachael Wilson, le contralto émouvant d'Helena Rasker (la Grand-Mère, la Vieille Dame et la Finnoise), deux Cornelles noires très coquettes (Michael Smallwood et Théophile Alexandre en costumes de plumes) et, pour compléter la galerie, un Prince et une Princesse assortis de visages immaculés de marionnettes (Moritz Kallenberg et le joli soprano de Floriane Derthe). Incarnée par une voix d'homme, la basse David Leigh – également le Renne et l'Horloge –, la Reine des neiges d'Abrahamsen n'a pas fini de promener sur les scènes lyriques sa haute silhouette, son torse nu et son timbre de bronze. ■

MARIE-AUDE ROUX

*La Reine des neiges*, de Hans Abrahamsen, à l'Opéra national du Rhin, Strasbourg. Reprise à La Filature de Mulhouse (57), du 1<sup>er</sup> au